

Pourquoi les élections américaines nous fascinent-elles tant ?

De ce côté-ci de l'Atlantique, la campagne présidentielle aux Etats-Unis a suscité un vif intérêt. Qu'est-ce qui a contribué à l'aiguiser ?

« On baigne dans deux cultures : nationale puis américaine »

Frédéric Martel

Frédéric Martel est docteur en sciences sociales. Il a réalisé une thèse sur l'histoire des Etats-Unis. Chargé de mission au ministère français de la Culture, il a également été attaché culturel auprès de l'ambassade de France aux Etats-Unis.

Après les élections nationales, le scrutin américain est celui qui passionne le plus les Européens selon Frédéric Martel.

Pourquoi cet attrait pour les élections présidentielles américaines de ce côté-ci de l'Atlantique alors que certains reportages ont montré que même aux États-Unis ce scrutin ne passionne pas les foules comme les précédents ?

Je ne suis pas d'accord avec la seconde partie de votre question. Je ne dirais pas que ces élections ont passionné outre mesure. Mais lorsqu'en tant que Français ou Belge, on voyage aux États-Unis, on est tout de même souvent très surpris par l'engagement sur le terrain des Américains pour la campagne politique. Cette année, devant nombre de maisons, à beaucoup de fenêtres d'appartements, on a vu des drapeaux. Sur le campus, l'engagement est notable également, comme au sein des communautés. Donc, même si l'alternative de candidats n'est pas idéale et qu'ils sont mal-aimés dans des proportions importantes, les gens restent tout de même mobilisés et s'activent.

Quant à l'attrait suscité en Europe par les élections américaines, d'où vient-il selon vous ?

Dans beaucoup de pays d'Europe de l'Ouest, après l'élection nationale, la prési-

dentielle américaine est le scrutin le plus suivi. Il y en a d'autres qui suscitent également un intérêt mais ce qui se passe aux États-Unis en suscite davantage. Je crois que cela tient d'abord au fait que c'est une élection à grand spectacle, avec de grandes personnalités, des enjeux importants, beaucoup de rebondissements. Aux États-Unis, les candidats disent toujours que l'élection qu'ils sont en train de vivre est la plus importante. Mais ils le disent tous les quatre ans... Au-delà du spectacle, les enjeux pour le reste du monde sont beaucoup plus importants lors de l'élection présidentielle américaine que lors de n'importe quel autre scrutin.

Les Européens ont donc un peu l'impression de s'intéresser à l'élection d'un des « maîtres du monde », c'est cela ?

Les États-Unis n'ont plus le même rôle aujourd'hui que celui qu'ils ont pu avoir. En revanche, avec Trump et les craintes qu'il inspire, beaucoup d'Européens peuvent penser que ce qui est en train de se jouer aux États-Unis peut avoir des conséquences en Europe. Enfin, je verrais une autre raison encore. Il y a en France, mais cela doit être le cas aussi en Belgique, un genre de haine et d'amour à l'égard des États-Unis. On critique les McDo mais la France est sans doute

un des pays où il y en a le plus. On critique les films hollywoodiens et en même temps ils ont une place importante dans le box-office. On critique la culture d'entertainment et en même temps on est un des pays qui aime le plus la littérature américaine de qualité. Donc, le rapport aux États-Unis est paradoxal, presque schizo-phrénique. En l'occurrence, ici, si Hillary Clinton gagnait, on serait content. Si c'était Trump, on verrait soulignées les raisons pour lesquelles on n'aime pas l'Amérique.

Est-ce que cet intérêt est aussi une extension de l'influence culturelle américaine en Europe ?

Sans aucun doute. J'ai fait l'analyse dans certains de mes livres. Les grands pays que sont la France, l'Italie, la Grande-Bretagne, l'Espagne sont d'abord nationaux et ensuite influencés par la culture américaine, le modèle américain, le management américain, les mots américains...

L'influence des autres pays européens ne vient qu'après. On n'est Européen qu'après s'être intéressé aux États-Unis d'une certaine façon. On n'est Européen qu'en troisième position. On baigne d'abord dans la culture nationale et puis dans la culture américaine. ■

Propos recueillis par
MATHIEU COLINET

« De la fascination, et en même temps de la répulsion »

Pascal Delwit

Professeur de sciences politiques à l'Université libre de Bruxelles, Pascal Delwit mène ses recherches au Centre d'étude de la vie politique (Cevipoi). Auteur de très nombreuses contributions sur la vie politique belge et européenne, il est également spécialiste de l'histoire politique américaine.

Pour Pascal Delwit, le côté binaire de la présidentielle américaine la rend particulièrement attrayante.

Les Belges suivent les élections présidentielles américaines comme s'il s'agissait un peu de leurs. Comment expliquer cette attirance ?

Il y a d'abord un lien historique entre les Etats-Unis et l'Europe : beaucoup d'Etats fédérés américains sont d'anciennes colonies d'Etats européens. Et puis, il y a la langue : l'anglais est parlé et compris par de nombreux Européens. Il est autrement plus compliqué d'approcher le Japon, la Chine ou la Russie par la langue. Autre élément : les Etats-Unis sont la principale puissance dans le monde, que ce soit en termes économique, politique et militaire. Cela suscite donc inévitablement un intérêt. Mais cela ne suffit pas à l'expliquer, car la Chine est aujourd'hui quasiment aussi importante. Mais les Etats-Unis sont la seule grande puissance où il y a une compétition démocratique sérieuse.

On la regarde comme un miroir de ce vers quoi on tend ?

Il est régulier que des évolutions et des mutations observées aux Etats-Unis se transposent dans la vie politique européenne. Il y a du mimétisme. On emprunte désormais en Europe davantage de mécanismes de sélection de candidats à la présidence, l'exemple le plus manifeste étant les pri-

maires, comme en France actuellement. Et on voit aussi une tendance à la présidentialisation de la vie politique en Europe, y compris dans des régimes parlementaires. La focalisation du combat politique se fixe désormais davantage sur les personnes qu'auparavant, comme aux Etats-Unis. Enfin, il y a un attrait pour le côté binaire de la présidentielle américaine.

Parce qu'un « grand match » entre deux candidats, c'est médiatiquement plus excitant qu'une campagne électorale dans un système parlementaire ?

Le côté binaire de la présidentielle américaine explique cette focalisation des médias et cet attrait pour le public car cela amène un débat assez lisible, qui met en confrontation des personnalités avec des programmes et des caractères très différents. En parallèle, on ne constate aucun intérêt ou presque pour l'élection législative qui se déroule en même temps et qui est pourtant extrêmement importante. Il y a un combat très dur pour savoir qui des républicains et des démocrates va prendre la majorité au Sénat, de quelle couleur sera la Chambre des représentants et quelle ampleur aura la victoire de l'un ou de l'autre. On croit que le système politique américain est simple, avec un président qui décide de tout ou presque, mais en réalité il est assez subtil, avec une triangulation complexe entre le

Congrès, le président et la Cour suprême.

Cet intérêt est-il proportionnel au pouvoir réel du président américain ?

Le jeu de pouvoir au sein des Etats-Unis est complexe. Il ne faut pas s'imaginer un homme (ou une femme) superpuissant. Un président américain se trouve au milieu d'un jeu de contraintes importantes. Mais il est clair qu'il peut donner des orientations fortes, en politique intérieure ou internationale, qui sont fondamentales pour le destin de la planète.

Cet attrait s'explique-t-il aussi par le fait que les Européens ont intégré les codes culturels américains ?

Bien sûr. La grande distance géographique qui nous sépare des Etats-Unis est presque futile aujourd'hui, compte tenu de l'accès

facilité aux médias et aussi parce que de nombreux citoyens européens ont déjà voyagé aux Etats-Unis. Ce rapport de proximité, beaucoup de citoyens européens ne l'ont pas, factuellement ou culturellement, avec d'autres grands pays. Mais ce rapport est ambivalent. Il y a de la fascination et en même temps de la répulsion. On le voit par exemple dans tout le débat autour du TTIP, le partenariat transatlantique. ■

Propos recueillis par
CORENTIN DI PRIMA

► P.2 À 4 LES GRANDS DÉFIS
DE LA PRÉSIDENTIE